

**L'extrait de « Vietnam - un voyage dans son histoire »
que vous allez lire est publié avec
l'autorisation de son auteur, JJR 56 bien connu.**

**Pour ceux qui désirent lire ce livre dans sa totalité car il le mérite,
nous signalons que les 2 versions, papier,
et sous format Kindle depuis peu pour liseuse électronique
sont disponibles aux Editions de la Frémillerie, sur les liens ci-dessous.**

Version papier :

http://www.lafremillerie.fr/index_fichiers/NTA.html

Version format KINDLE :

http://www.amazon.fr/Viet-Nam-voyage-dans-histoire-ebook/dp/B006THKQMU/ref=sr_1_26?s=books&ie=UTF8&qid=1325778991&sr=1-26

**En attendant, bonne lecture à tous.
Le Good Morning**

NGUYỄN THẾ ANH

VIỆT – NAM

Un voyage dans son histoire



Les éditions de La Frémillierie

© **Maquette et couverture de Julien Gelly**

© **Les éditions de La Frémillierie, 2009**

ISBN 978-2-35907-001-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le Viêt-Nam

Pays de 331 041 kilomètres carrés s'allongeant sur 1 600 km depuis la passe de Cao-Bằng au Nord jusqu'à la pointe de Cà-Mâu à l'extrême Sud, le Viêt-Nam constitue le bastion avancé du continent asiatique jeté vers le Sud-Est jusque dans la mer de Chine. Les trois régions qui le composent sont le résultat du découpage en trois divisions administratives effectué par la dynastie des Nguyễn au XIX^e siècle et consacré par la colonisation française : Bắc-Kỳ (région du Nord), Tonkin, centrée autour de Hà-Nội, capitale historique du Viêt-Nam, capitale administrative de l'Indochine française, aujourd'hui capitale de la République socialiste du Viêt-Nam, avec une population de 3 057 000 habitants ; Trung-Kỳ (région du Centre), Annam, autour de Huế, capitale de l'empire des Nguyễn de 1802 à 1945, population actuelle : 250 000 habitants ; Nam-Kỳ (région du Sud), Cochinchine, autour de Saigon, siège du gouvernement de l'ancienne colonie, capitale de la République du Sud Viêt-Nam jusqu'en 1975, rebaptisée Hồ Chí Minh-Ville depuis, avec une population de 7 800 000 habitants. Cette division artificielle ne fait que recouvrir une réelle différenciation entre un Nord et un Sud séparés dès le XVI^e siècle par une limite historique établie à hauteur du 17^e parallèle : les caractères très particuliers du Sud n'ont pu être effacés par une unification tardive, et la période coloniale ainsi que la partition du Viêt-Nam en deux entités

opposées de 1954 à 1975 ont encore contribué à renforcer les disparités, auxquelles s'ajoute un décalage manifeste des mentalités.

Situation géographique

Couvrant les deux tiers du pays, montagnes et hauts plateaux dominant le cadre géographique. Ce sont les massifs cristallins et les plateaux calcaires du Nord, et la "Cordillère annamitique" du Centre. Les reliefs du Nord, très arrosés, orientés Nord-Ouest-Sud-Est et culminant au Fan Si Pan (3 142 m), s'étendent en éventail de la frontière du Guangdong au plateau du Kembang près de la frontière laotienne. Ils sont coupés de vallées profondes, notamment celles du sông Hồng (fleuve Rouge) et du sông Đà (rivière Noire) ; se prolongeant par un bourrelet montagneux difficilement pénétrable vers le sông Mã dans la province du Thanh-Hóa, ils s'abaissent en une moyenne région de collines et d'ondulations en bordure du delta du fleuve Rouge. Egalement très humide et couverte d'une dense végétation, la Cordillère annamitique (Trường-Sơn), long abrupt orienté d'abord Nord-Ouest-Sud-Est, puis Nord-Sud, et tombant en versants raides sur la mer de Chine, forme la frontière avec le Laos à partir du sông Mã. De hauts plateaux (Tây-Nguyên) lui succèdent jusqu'aux limites du delta du Mékong : plateau volcanique de Kontum-Pleiku, mesas basaltiques du Darlac et des pays Mngong et Mã, volcan du Lang Bian...

Les régions basses correspondent aux deltas et plaines côtières.

Jusqu'au massif de la "porte d'Annam" (Hoành-Sơn), ce sont d'abord les trois deltas très semblables du fleuve Rouge, du Thanh-Hóa et du Nghệ-An. Le delta du fleuve Rouge, construit par le fleuve et son principal défluent, le sông Thái-Bình, d'une superficie de 14 700 kilomètres carrés, est surpeuplé : ses provinces méridionales ont des densités atteignant 2 000 et 2 500 au kilomètre carré. Une série de plaines, couvrant environ 6 700 kilomètres carrés, lui succèdent au Sud de Ninh-Bình. La plus grande est le delta du Thanh-Hóa, commun au sông Mã et au sông Chu ; plus au Sud, le delta du Nghệ-An (sông Cả) et la plaine de Hà-Tĩnh sont en réalité une mosaïque de zones planes et basses.

S'étendant entre la côte et la dorsale montagneuse (remarquablement parallèles de la porte d'Annam au cap Padaran), les plaines du Centre, qui ont souvent moins de 5 km de large, sont minuscules, séparées les unes des autres par des éperons rocheux vides. L'étroitesse des superficies utilisables pour l'agriculture explique la médiocrité des ressources et une situation démographique très critique.

La plus grande partie du Sud se confond avec le delta du Mékong, immense plaine drainée par les cinq bras du grand fleuve mais aussi, dans sa partie orientale, par le Đổng-Nai et la rivière de Saigon. De colonisation relativement récente (la densité n'y est encore que de 200 habitants au kilomètre carré), la région, conquise à la riziculture par le creusement de canaux dont le réseau totalise 4 000 kilomètres, produit à elle seule la moitié du

riz du Viêt-Nam et fournit aujourd'hui 90 % du surplus exportable.

Dans une certaine mesure, la géographie physique détermine les caractères de la géographie économique. Le Viêt-Nam est habituellement comparé à un fléau aux extrémités duquel sont suspendus deux paniers de riz, le delta du fleuve Rouge au Nord et celui du Mékong au Sud (24 % de la superficie regroupant 63 % de la population). Son atout est l'agriculture qui emploie 73 % de la population active et constitue la base de l'économie. La plupart des ressources minières se trouvant dans la haute région du Nord (fer, charbon, cuivre, zinc, étain, plomb, wolfram, manganèse, bauxite, pierres précieuses et or), celle-ci concentre une partie importante de l'industrie lourde : combinat sidérurgique de Thái-Nguyên, usines de zinc (Quảng-Yên), d'étain (Cao-Bằng), d'apatite (minerai utilisé dans la fabrication d'engrais et dont le Viêt-Nam est le premier producteur mondial), usines hydroélectriques (en particulier centrale hydraulique de Hoà-Bình construite par les Soviétiques). Le Nord possède également un immense gisement d'antracite (réserves estimées à 3 milliards de tonnes) qui, situé dans la province de Quảng-Ninh au Nord-Est du pays, s'étend jusqu'à la côte, près du port de Hòn-Gai. Par contre, le Sud est riche en promesses avec le potentiel de ses gisements de pétrole offshore du plateau continental au large de Vũng-Tàu, où le champ de Bạch-Hổ, découvert au début des années 70, est véritablement entré en exploitation commerciale en 1986.

Peuplement

Le territoire vietnamien est peuplé de nombreux groupes ethniques, sur l'origine et l'identité desquels les préhistoriens se perdent encore en conjectures. Le schéma général admis est cependant celui d'une mise en place en différentes vagues migratoires d'éléments mongoloïdes par-dessus un fonds australo-mélanésien plus ancien. L'installation de certains groupes est assez récente même, puisque la descente de populations des confins tibétains et du Yunnan s'est poursuivie jusqu'à une époque relativement proche de nous. La répartition géographique de ces différentes ethnies continue d'ailleurs d'être bouleversée par la poussée implacable de la population vietnamienne, originellement établie dans le delta du fleuve Rouge. De toute façon, l'écrasante supériorité numérique des Viêt (*Kinh*, 87 % d'une population que la dernière estimation chiffre à 72 600 000 habitants) ne saurait masquer l'extrême diversité ethnique du pays : outre les Cham et les Khmers, vestiges d'antiques civilisations absorbées, et les descendants d'immigrants chinois, le dénombrement officiel fait état de cinquante-trois groupes minoritaires (*Thơng*, qualificatif signifiant populations des régions élevées). Si les plaines sont le domaine quasi exclusif de l'ethnie majoritaire, les montagnes du Nord et les plateaux du Centre abritent des peuplades qui pratiquent surtout l'agriculture itinérante sur brûlis, bien que certaines d'entre elles aient des rizières. On peut les classer en cinq groupes linguistiques :

1. *Les populations de langue austroasiatique ou môn-khmère.* Ce sont les montagnards des hauts plateaux du Centre, les Bahnar, les Sedang, les Mnong, les Brao, mais également les Khmers Krom évalués à 800 000 dans le delta du Mékong. Au Nord, 900 000 Mường, proches parents des Việt par la langue et par l'organisation sociale, vivent dans les basses montagnes qui bordent la région de Hoà-Bình et le delta du Thanh-Hóa.
2. *Les populations de langue austronésienne.* Composées de Rhadé, de Jarai, de Churu, et d'autres peuplades, elles habitent les hauts plateaux du Centre. Avec les Cam (regroupés dans la région de Phan-Rang/Phan-Rí et dans celle de Châu-Đốc), elles font partie de la grande famille linguistique malayo-polynésienne.
3. *Les communautés de langue tày.* Descendues de la Chine en vagues successives dès le premier millénaire, elles se sont installées dans les hautes vallées du Nord. Ce sont de loin les groupes les plus nombreux, avec au Nord-Est les Nùng et les Thồ, au Nord-Ouest les Tày-Thái en vietnamien-blancs (Lai-Châu) et noirs (Nghĩa-Lộ et Sơn-La).
4. *Les populations de langues Miao-Yao.* Arrivés vers les XVII^e-XVIII^e siècles, les Hmong (appelés Miao par les Chinois et Mèo par les Vietnamiens) occupent les hauteurs bordant la frontière chinoise et laotienne. D'installation plus récente, les Yao (ou Mán) se retrouvent dans tout le Nord du pays.
5. *Les Tibéto-Birmans.* Ce groupe linguistique comprend les communautés Lolo, Hani, Lahu, Sila, Phula, et Công, qui vivent en altitude dans les provinces de Cao-Bằng, Hà-Tuyên,

Hoàng-Liên-Sơn, Lai-Châu.

Historiquement, ces minorités, qui se retrouvent dans les États voisins, Chine du Sud, Laos, Thaïlande, Cambodge, Birmanie, se sont toujours tenues à l'écart de l'influence vietnamienne. Après 1954, le gouvernement de Hà-Nội a tenté de leur donner une certaine autonomie, en créant par exemple la "zone autonome du Việt-Bắc" (pays Thổ) et la "zone autonome du Tây-Bắc" (pays Thái-Mèo). Mais, lorsque les rapports avec la Chine se sont tendus, ces deux régions autonomes ont été dissoutes en 1976, probablement par défiance à l'égard des groupes ethniques vivant à cheval sur la frontière sino-vietnamienne, qui se seraient tournés plus volontiers vers les provinces chinoises du Guangxi et du Yunnan, où habitent leurs frères de race. Néanmoins, il ne faut pas attendre jusque-là pour voir appliquer une politique de colonisation systématique, sur une grande échelle, par l'implantation massive de la population vietnamienne dans des zones de la haute et de la moyenne région du Nord (700 000 colons auraient été installés entre 1954 et 1974). Quant aux hauts plateaux du Centre, la population vietnamienne, autrefois peu nombreuse, s'y est accrue après 1954 par l'installation de nombreux réfugiés du Nord et de colons venus des plaines du Centre. Cette implantation vietnamienne s'est accélérée après 1975 avec l'institution des provinces de Lâm-Đông, Đắc-Lắc, Gia-Lai-Kontum en une zone d'agriculture spécialisée dans des cultures nouvelles et la production de thé et de café. Quoi qu'il en soit, la politique gouvernementale visant à mener les ethnies vers le socialisme conduit inexorablement à la perte de leur

personnalité, puisque les anciennes organisations sociales ont dû s'effacer devant le pouvoir populaire et le parti, et que les systèmes fonciers traditionnels ont été remplacés par un système coopératif. En même temps, le régime demeure extrêmement vigilant vis-à-vis de ses minorités. Pour des raisons politiques évidentes, l'actuel président de l'Assemblée nationale, Nông Đức Mạnh, est d'origine tribale Nùng. Mais tout groupe ethnique qui se permettrait de résister à l'autorité centrale est déclaré d'office ennemi de l'intérieur. Le gouvernement a eu pourtant quelque peine à venir à bout de la guérilla menée par le FULRO (Front unifié de lutte des races opprimées), qui a commencé en 1964 à combattre le régime de Saïgon pour l'autonomie des hauts plateaux, et qui poursuit après 1975 sa résistance contre l'absorption du territoire des montagnards et les efforts faits pour les sédentariser. Bien qu'il ait annoncé en 1984 l'éradication du mouvement FULRO, il a dû lancer encore 63 raids contre lui pendant la période 1985-1990, sans arriver pour autant à résoudre définitivement le problème.

Les Chinois (*Hoa*) représentent la minorité ethnique la plus importante des plaines (entre 1 et 2 millions). Leur immigration au Viêt-Nam s'est effectuée de tous temps. Elle a été en grande partie responsable du peuplement des terres du Sud, au moment où celles-ci furent arrachées aux Cambodgiens : dans le dernier quart du XVII^e siècle, des réfugiés chinois hostiles au régime des Qing vinrent offrir leur service aux seigneurs Nguyễn ; ils furent dirigés sur le bassin du Đòng-Nai, et y jetèrent les fondations des premières agglomérations urbaines du Sud Viêt-Nam. Les

facilités offertes aux Chinois pour leurs activités commerciales contribuèrent ensuite à entretenir un courant continu d'immigration à partir surtout des provinces du Fujian et du Guangdong. Cela explique la forte présence chinoise dans le Sud, où il a été possible aux immigrants de former les villages de Minh-Hương (mot signifiant "gens continuant à être loyaux à la dynastie défunte des Ming") jouissant d'une large autonomie, ou de se constituer dans les villes en "congrégations" autorisées à s'administrer d'elles-mêmes. Pendant la période coloniale, les Chinois consolident leur position économique, avant tout grâce à leur rôle de compradores. Depuis 1954, avec le départ de ses ressortissants les plus riches, la communauté chinoise du Nord, relativement peu nombreuse (25 % de l'ensemble des Chinois du Viêt-Nam), compte une majorité d'ouvriers, de mineurs et de pêcheurs. Ses membres constituent une minorité privilégiée, n'étant pas obligés de se faire naturaliser, ce qui leur permet de jouir de tous les avantages de la nationalité vietnamienne sans en subir aucun des inconvénients. Au Sud Viêt-Nam, les Chinois exercent essentiellement leur activité dans le commerce urbain, principalement à Cholon, l'arrondissement chinois de l'ancienne Saïgon. Leurs entreprises sont prospères, bien qu'ils aient été contraints d'adopter la nationalité vietnamienne sous peine de devoir cesser leurs activités. Après 1975 toutefois, Hà-Nội éprouve moins le besoin de se montrer conciliant à l'égard d'un groupe ethnique dont la loyauté lui semble douteuse. Sans se fonder sur des critères ethniques, les mesures économiques prises en 1978 pour nationaliser le gros commerce dans le Sud frappent en

fait la communauté chinoise, dans la mesure où elles visent à maîtriser les circuits commerciaux hautement spéculatifs tenus par ses membres. Coïncidant en gros avec la détérioration des rapports entre Pékin et Hà-Nội à propos du Cambodge, elles ont provoqué un exode en masse des Hoa, par voie maritime ou par terre.

Rappel historique

D'après les anciens textes chinois, des peuplades du nom de Luo (Lạc en vietnamien), premiers occupants du delta du fleuve Rouge, s'étaient très tôt mélangées avec des éléments des populations Yue (Việt en vietnamien) de la Chine méridionale (Zhejiang, Fujian, Guangdong et Guangxi). Cette fusion de deux composantes ethniques différentes, correspondant à la rencontre puis à la symbiose de deux groupes de populations d'origine distincte, aurait donné naissance aux Lạc Việt. La tradition vietnamienne fait de ceux-ci les habitants d'un royaume de Văn-Lang, gouverné par une longue succession de rois appelés Hùng Vương. En l'an 258 avant notre ère, le chef des Âu Việt, fédération de tribus dont le centre se trouvait dans la province de Cao-Bằng actuelle, profite du déclin du dernier roi Hùng pour attaquer la capitale du Văn-Lang. Il rassemble sous son autorité les territoires des Âu Việt et ceux des Lạc Việt pour former le royaume de Âu Lạc. Mais celui-ci ne tarde pas à être incorporé dans le royaume de Nan Yue (208 avant notre ère), avant d'être conquis par l'empereur des Han, Wudi (111 avant notre ère). Le

pays va ainsi, jusqu'au renversement du règne chinois en 939, constituer une province extérieure de l'Empire du Milieu. Durant cette longue domination, les Vietnamiens reçoivent de la Chine les instruments et techniques agricoles, mais aussi les apports culturels qui font d'eux, de tous les peuples de l'Asie du Sud-Est, les seuls de civilisation chinoise, par suite de l'assimilation des formes d'organisation sociale et politique, de la langue et de l'écriture chinoises, et d'une immigration constante entraînant un mélange prolongé des races. Même après l'indépendance, les dynasties vietnamiennes successives, qui continuent de faire de larges emprunts au modèle chinois pour doter leur royaume devenu le Đại-Việt d'une forte armature administrative, reconnaissent toujours formellement la suzeraineté de la Chine par le paiement d'un tribut régulier, tout en s'efforçant de prévenir son ingérence politique. L'invasion par les armées chinoises s'est d'ailleurs renouvelée à diverses reprises, la tentative de mainmise la plus sérieuse ayant lieu au début du XV^e siècle, lorsque les Míng parvinrent en 1406 à réimposer quelque temps le joug de la Chine. Mais la dynastie des Lê (1428-1776), dont le fondateur réussit à libérer le pays au bout d'une longue guerre de résistance, s'inspire encore plus étroitement des principes gouvernementaux chinois pour donner au Đại-Việt son organisation définitive.

Ce sont aussi les techniques chinoises d'organisation de l'espace qui ont permis aux Vietnamiens d'entreprendre leur expansion vers le sud, aux dépens du royaume indianisé du Campa, installé dans les plaines littorales exiguës au Sud de la porte d'Annam.

Commencée au XI^e siècle, la poussée vietnamienne grignote progressivement les territoires du peuple cam. Elle ne s'arrête pas une fois le Campa définitivement absorbé à la fin du XVII^e siècle, mais se poursuit activement dans le delta du Mékong : possessions cambodgiennes, les provinces formant la Cochinchine deviennent vietnamiennes dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Cette progression a été paradoxalement stimulée par la division du Đại-Viêt en deux principautés rivales, au nord et au sud du sông Gianh, vers le 17^e parallèle. Dès le XVI^e siècle, en effet, deux familles se partagent le royaume, les Trịn̄h au Nord, sous l'autorité fictive des empereurs Lê, les Nguyễ̄n au Sud. Les premiers voyageurs européens distinguent ainsi un royaume du Tonkin et un royaume de Cochinchine. Après un demi-siècle de guerre civile, une trêve est tacitement conclue en 1672 qui confirme la partition. Entre temps, dans le but de renforcer leur État, les Nguyễ̄n se sont employés, d'un effort constant, à repousser de plus en plus loin leurs frontières méridionales.

Mais, à la faveur des bouleversements déclenchés dans le Sud par la révolte agraire menée par les trois frères Tậ̄y-Sôn, les Trịn̄h s'emparent en 1775 des possessions des Nguyễ̄n, pour être bientôt éliminés à leur tour. Après avoir déposé le dernier des Lê, les Tậ̄y-Sôn se partagent le pays, qu'ils ne peuvent néanmoins pacifier. Le survivant de la famille Nguyễ̄n, Nguyễ̄n Ánh, entreprend de les combattre, et c'est lui qui réalise finalement la réunification nationale en 1802, lorsqu'il se proclame empereur

Gia Long d'un royaume unique auquel est donné le nouveau nom de Viêt-Nam, avec Huế pour capitale.

Depuis le XVII^e siècle, des missionnaires et commerçants européens ont déjà eu accès au pays. L'aide procurée par l'évêque Pigneau de Béhaine à Nguyễn Ánh pour sa reconquête semble cependant placer les Français dans une position privilégiée au début de la dynastie des Nguyễn. Les successeurs de Gia Long apprécient toutefois beaucoup moins l'immixtion étrangère ; ils prennent des mesures de prohibition à l'encontre des missionnaires, ce qui fournit à la France le prétexte pour prendre Saigon d'assaut en 1859. Suite à l'intervention française, le territoire vietnamien est divisé en 1883-1884 en trois parties – une colonie, la Cochinchine ; un protectorat au centre, l'empire d'Annam ; un protectorat à administration directe, le Tonkin – qui sont englobées avec le Cambodge et le Laos dans une fédération politique et économique, l'Union indochinoise.

Se substituant aux autorités traditionnelles pour effectuer les transformations qui doivent inaugurer l'ère de l'État moderne, l'administration coloniale française réalise une œuvre économique et intellectuelle considérable. Elle définit aussi, par son refus obstiné des demandes de libertés fondamentales, le cadre dans lequel vont se développer les mouvements nationaux. Voués à la clandestinité, ceux-ci prennent une forme insurrectionnelle (soulèvement de Yên-Bái en 1930 par le Parti nationaliste *Việt-Nam quốc dân đảng*) ou révolutionnaire. L'occasion pour les opposants au régime colonial de s'emparer du pouvoir politique

qui leur est longtemps dénié va leur être fournie par la défaite française de 1940, soulignée par l'occupation de l'Indochine par les troupes japonaises : le coup de force japonais du 9 mars 1945 est suivi de la proclamation de l'indépendance par le dernier des empereurs Nguyễn, Bảo-Đại. Mais, avec la capitulation du Japon au mois d'août suivant, ce sont les communistes menés par Hồ Chí Minh qui prennent le contrôle effectif. Revendiquant le droit à la souveraineté en vertu de leur résistance pour la libération nationale, ils déclarent la guerre aux Français revenus en Indochine au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et qui envisagent de préserver la structure de la fédération indochinoise en accordant simplement l'autonomie aux trois États associés la composant, Viêt-Nam, Cambodge et Laos. Le désastre militaire à Điện-Biên-Phủ et les accords de Genève (juillet 1954) contraignent la France à évacuer le Viêt-Nam du Nord. La ligne d'armistice, coïncidant à peu près avec l'ancienne démarcation entre le Nord et le Sud, sépare, en dépit d'une unité théorique reconnue par les accords, deux États : la République démocratique du Viêt-Nam au Nord, la République du Viêt-Nam au Sud, la première socialiste, la seconde d'économie libérale.

L'affrontement des deux régimes issus de cette division est conditionné par la bipolarisation de la politique internationale de la guerre froide : face aux nationalistes du Sud qui s'alignent de près sur les États-Unis, les communistes du Nord s'ancrent encore plus solidement dans le camp sino-soviétique. Après que ces derniers ont décidé de reprendre les armes, les Américains s'engagent à partir de 1965 de plus en plus massivement dans la

guerre au Viêt-Nam, jusqu'à ce que les accords de Paris de 1973 mettent un terme à leur intervention directe. Les combats se poursuivent néanmoins entre les forces vietnamiennes, jusqu'au 30 avril 1975, quand les troupes communistes enlèvent Saïgon et réunifient, de force, le pays.

Situation actuelle

Proclamée le 2 juillet 1976, la République socialiste du Viêt-Nam se fixe pour objectif l'accomplissement de trois révolutions, la révolution des moyens et des rapports de production, la révolution scientifique et technologique, la révolution idéologique et culturelle. Les dirigeants politiques du Nord imaginent que la réalisation de ce triple objectif doit d'abord passer par la mise en place d'une économie et d'une société socialistes dans le Sud, qu'il importe de "normaliser" rapidement : la collectivisation de l'agriculture et la nationalisation des entreprises industrielles sont décidées, des déplacements de population vers les "nouvelles zones économiques" sont organisés. Mais l'irréalisme d'une planification et d'un régime de gestion économique trop rigides, la résistance de la paysannerie méridionale et les catastrophes naturelles rendent vite la situation alarmante. En même temps, le Viêt-Nam paye d'un prix très lourd la volonté expansionniste de ses dirigeants, dont le rêve de réaliser une entité indochinoise sous leur houlette a abouti à l'occupation militaire du Laos et surtout du Cambodge. Cette politique a provoqué au début de 1979 une réaction militaire de la Chine, avec laquelle Hà-Nội se

trouve déjà en conflit à propos des Îles Paracels et Spratly à l'odeur de pétrole et point de passage entre l'océan Indien et le Pacifique. Accompagnée de destructions systématiques dans la zone frontière du Nord, l'attaque chinoise, entreprise pour « donner une leçon » au Viêt-Nam, sonne en fait le réveil des vieux antagonismes que les guerres d'Indochine ont permis dans une certaine mesure de camoufler.

Le bilan qui se présente dix ans après la victoire communiste de 1975 est particulièrement désastreux: ratage de la réunification, ressentie par une bonne moitié de la population comme une loi des vainqueurs (les camps de rééducation n'ont pas disparu, et les *boat people* sont toujours nombreux à prendre la mer), détérioration générale de la situation sociale et économique, isolement international avec pour corollaire la cessation de toute assistance extérieure (seule subsiste l'aide soviétique). La crise est telle que la direction du Parti communiste vietnamien est obligée de procéder à une révision déchirante de ses habitudes et doctrines de gestion. À partir de 1986, est lancée la campagne pour la «rénovation» (*đổi mới*) et pour une prise en compte plus réaliste des conditions de l'économie du marché. D'autre part, le retrait des troupes vietnamiennes du Cambodge (achevé en 1989) et l'effondrement du communisme en Europe orientale vont faciliter l'amélioration des relations de Hà-Nội avec les pays occidentaux et ses voisins en Asie. Le dialogue a été progressivement renoué avec le Japon, la Chine, les États-Unis (la signature le 28 janvier 1995 de documents réglant les contentieux issus de la guerre a précédé l'ouverture de bureaux de liaison

diplomatique à Washington et à Hà-Nội). Les avances diplomatiques faites en direction des pays de l'ASEAN manifestent le désir de trouver un nouvel ancrage régional en Asie du Sud-Est : ayant obtenu en 1994 le statut d'observateur à l'ASEAN, le Viêt-Nam en aura fait officiellement partie à partir de juillet 1995. Cet assouplissement explique le geste inattendu consenti par la Thaïlande en versant une aide économique au Viêt-Nam depuis 1994, et cela, malgré la réaffirmation, faite lors de la visite du Président de la RDP Lao à Hà-Nội (15/19 août 1994), de la "solidarité spéciale" entre le Viêt-Nam et le Laos, pays sur lequel les hommes d'affaires thaï entretiennent des visées économiques particulières. En attendant, le gouvernement vietnamien vient d'informer les dirigeants de l'ASEAN de l'ordre donné par lui à ses cadres et fonctionnaires d'avoir tous à parler anglais en l'an 2000, contredisant de la sorte sa déclaration, faite dans le but d'attirer les capitaux français, d'être un membre actif de la communauté des États francophones.

Si, dans l'esprit des dirigeants, l'ouverture ne signifie nullement la remise en cause des principes fondamentaux du marxisme-léninisme et de la construction socialiste, elle a cependant conduit à un certain redressement de la situation. La double libéralisation des prix et de l'accès aux engrais et aux pesticides a stimulé la production agricole, et le Viêt-Nam est redevenu troisième exportateur mondial de riz. Surtout, depuis 1991, qui a marqué l'arrêt brutal de l'aide soviétique (47 % de l'électricité, 85 % du charbon, et la moitié du ciment sont produits dans des installations construites par l'ex-grand frère, auprès duquel Hà-

Nội a contracté une dette de 10 milliards de roubles), il a dû effectuer un formidable ajustement structurel grâce auquel il a pu apparemment amender ses indicateurs économiques. L'évolution économique, extrêmement rapide, se fait d'une manière analogue à celle de la Chine : main de fer sur l'expression démocratique d'un côté, libéralisation des investissements étrangers et du marché de l'autre. Le revenu national aurait progressé de 8,3 % en 1992, de 7,5 % en 1993, et de 8,5 % pour 1994, selon les chiffres officiels. En 1993, l'inflation serait, pour la première fois depuis une décennie, maintenue au-dessous de 10 % ; elle aurait été maintenue à 11,3 % en 1994. Stimulés par la levée le 4 février 1994 de l'embargo commercial américain, les investissements étrangers représentent, depuis 1988, un montant évalué à 8,9 milliards de dollars, dont toutefois seulement 2,1 milliards ont été déboursés à la fin de 1993 : les investisseurs demeurent circonspects, en partie à cause de l'absence de protection légale bien définie (derrière le libéralisme de façade du Code des Investissements publié en 1987 et remanié en 1990, plusieurs articles laissent le champ libre à l'arbitraire et donnent à l'administration la possibilité d'intervenir sur la marche des entreprises, quelle que soit leur structure juridique). Dans cette relance de l'économie vietnamienne, un rôle moteur difficile à chiffrer est joué par les communautés chinoises d'outre-mer, très influentes en Asie du Sud-Est et en relations étroites avec les entrepreneurs de Cholon, qui ont retrouvé les coudées franches et renoué avec la prospérité. Mais les nouveaux partenaires commerciaux, Singapour, Hong Kong, la Corée du Sud, Taiwan

et la Thaïlande (respectivement 1^{er}, 2^e, 4^e, 5^e et 10^e pays fournisseurs), font montre d'un appétit féroce et rivalisent pour mettre en coupe réglée certains secteurs de l'économie. En dehors des sociétés pétrolières, qui se disputent les réserves offshore dans le Sud du pays, leurs hommes d'affaires tablent avant tout sur ses ressources humaines et son potentiel touristique.

Les succès économiques annoncés ont du reste leurs limites. La prospérité tant proclamée n'est en fait que superficielle. La production industrielle continue de stagner : le secteur étatique, arriéré techniquement, doit traîner le poids des entreprises publiques déficitaires et incapables de résister à l'épreuve de la libéralisation ; le secteur privé ne s'intéresse qu'aux services et aux affaires qui sont rentables dans l'immédiat. Les communications restent difficiles, les infrastructures délabrées, les équipements de production obsolètes, le système bancaire inadéquat. Mais, alors que le pays reste toujours un des plus pauvres du monde (le P.I.B. est estimé à 220 \$ par habitant en 1993), les écarts de revenus s'accroissent entre les villes et la campagne (le revenu mensuel par tête de la majorité des foyers paysans se placerait autour de 30 000 đồng, soit environ 23,50 F.), de même que se creusent les disparités régionales entre le Nord et le Sud : Hô Chí Minh-Ville et sa conurbation fournissent aujourd'hui les deux cinquièmes d'un produit intérieur brut dont 70 %, selon diverses estimations, se situeraient dans la moitié méridionale du pays. L'expansion démographique non contrôlée (2,2 % par an), le taux de chômage élevé (plus de 20 % d'une population active estimée à 33 millions

de personnes, dont encore 40 % touchés par le sous-emploi, en particulier dans les campagnes), la dégradation des services sociaux (notamment dans les domaines de la santé et de l'éducation), le développement de la prostitution et de la délinquance juvénile, la pesanteur d'une bureaucratie aussi incompétente qu'arrogante, la montée de l'affairisme chez les cadres, leur corruption..., constituent autant de lourds handicaps. Le Parti est, à la base, essentiellement une structure d'oppression et de prévarication, incapable d'assumer convenablement les missions de service public. Mais la détermination des dirigeants est bien arrêtée de ne pas permettre à la libéralisation économique de saper son monopole, et de contrôler la vie politique en réprimant toute forme de contestation. Cependant, des divergences de plus en plus profondes divisent le comité central naguère monolithique de ce parti, en ce qui concerne l'étendue et le rythme de l'effort de réforme. L'interrogation se porte en particulier sur le degré de transformation acceptable et la capacité de l'appareil d'État à absorber la manne des financements internationaux qui ne vont pas manquer d'affluer avec le règlement des arriérés du Viêt-Nam au Fonds monétaire international. En attendant, les opérations de séduction multipliées à l'intention des étrangers rendent les aspects sociaux négatifs encore plus criants : tandis qu'un terrain de golf est aménagé à HỒ Chí Minh-Ville afin d'attirer les investisseurs japonais, des dizaines de milliers de sans-logis campent sur les trottoirs de la métropole méridionale.

Spécificités culturelles

Du fait de sa situation de carrefour entre le monde chinois et l'Asie du Sud-Est, le Viêt-Nam a été un creuset où sont venus se fondre des éléments culturels divers, parmi lesquels prédomine l'influence chinoise. Celle-ci n'a pourtant jamais réussi à venir à bout d'une personnalité que de longs siècles de résistance ont progressivement forgée.

Croyances et religions

De même qu'elle l'a largement initié, au cours du millénaire d'occupation chinoise, à ses techniques, à son organisation sociopolitique, à ses pratiques bureaucratiques, la Chine a apporté au Viêt-Nam ses orientations philosophiques et religieuses : importés du nord, le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme mahayana ont été adoptés et adaptés pour devenir les “trois religions fondamentales” (*tam giáo*) du Viêt-Nam traditionnel. Ces grandes doctrines, dont la métaphysique, accessible seulement à l'élite intellectuelle, est restée hermétique au peuple, ont dû toutefois compter avec le côté populaire et endogène de la culture vietnamienne. Leur extension n'a pas amené la disparition des anciennes croyances à l'existence de génies hantant ciel et terre, qui datent, avec le culte des ancêtres, des époques les plus primitives. Au contraire, les pratiques religieuses nées de ces croyances, loin d'être supplantées, se sont greffées ou intégrées aux formes religieuses nouvelles. Ainsi, du taoïsme, les Vietnamiens ont surtout gardé son aspect populaire, ses divinités,

ses pratiques de sorcellerie, parce que les cultes animistes les ont déjà habitués à tout ce monde. Quant au bouddhisme, dont extérieurement et communément presque tous les Vietnamiens se réclament, il est venu coiffer le culte des génies, se surajouter au substrat religieux local, pour donner naissance à une religion qui est plutôt un mélange de bouddhisme et de cultes locaux prébouddhiques. Il s'est aussi fondu avec le taoïsme à un degré tel qu'il est souvent difficile de distinguer dans les croyances et cérémonies ce qui est spécifiquement bouddhique de ce qui est taoïque.

Ce syncrétisme, à moins qu'il ne dénote une certaine indifférence devant le fait religieux en tant que recherche d'un système de foi, semble participer d'une religiosité confuse mais intense de la population, d'une disponibilité qui probablement n'a pas été étrangère à l'accueil relativement favorable réservé aux évangélistes du christianisme à partir du XVII^e siècle. Il se manifeste de toute façon dans le succès populaire de mouvements religieux se présentant comme des forces médiatrices entre le ciel et la terre, chargées de traduire les attentes spirituelles de la population paysanne, en particulier dans la partie occidentale du Sud Viêt-Nam, région tardivement touchée par le centralisme autoritaire de la monarchie vietnamienne et où le confucianisme et le bouddhisme mahayana ont été insuffisamment implantés. C'est là que sont apparues et que se sont développées dans la première moitié du XX^e siècle la secte Cao Đài (Palais suprême, nom énigmatique d'un dieu unique et salvateur), synthèse faisant largement appel au culte des génies, au bouddhisme, au taoïsme,

au confucianisme et aux enseignements moraux du christianisme, et la secte Hoà Hảo, dont le fondateur, se prétendant une réincarnation du “Bouddha maître de la paix occidentale”, prêcha une nouvelle foi bouddhique qui était un amalgame d’amidisme rénové, de confucianisme simplifié et de croyance à la venue prochaine du Maitreya pour faire régner un nouveau millénium de paix, de vertu et de prospérité.

Mais, dans le passé, les lettrés confucéens, dépositaires d’une conception totalisante et cohérente de l’ordre social dont ils sont les garants et ordonnateurs, ne sauraient souffrir qu’une communauté se particularise à l’intérieur du corps social. Le système politique traditionnel n’est donc pas fait pour permettre à des points de vue religieux divergents de s’exprimer. Pour cette raison, si la monarchie confucéenne reconnaît au bouddhisme une fonction sociale, elle s’oppose absolument au prosélytisme des missionnaires catholiques, considéré comme antisocial et subversif. La religion occidentale ne va pouvoir se développer au grand jour au Viêt-Nam qu’avec la situation privilégiée offerte par le régime colonial, gagnant du même coup aux chrétiens vietnamiens la tenace réputation de collusion avec les intérêts de l’étranger.

Un discours à peu près semblable à celui de l’ancienne classe gouvernante du Viêt-Nam traditionnel est tenu de nos jours par l’État socialiste : sous les fréquentes références à la morale, à la dignité, à la concorde, au bonheur par la vertu et par la fusion des conduites et des pensées dans une grande et générale harmonie

de la société, perçoit la même ambition de régir tous les secteurs de la société civile ainsi que le destin des individus qui la composent. Or, dans les perspectives ouvertes par l'après-1975 en vue de « liquider définitivement les séquelles idéologiques et culturelles laissées par l'ancienne société », le phénomène religieux apparaît comme la négation même du projet révolutionnaire. Dans ces conditions, le pouvoir entend vider de leur substance les différentes églises qui ont représenté l'essentiel des forces sociopolitiques de l'ancienne République du Viêt-Nam. Sans suspendre expressément la liberté de culte, il s'emploie par diverses mesures – interdictions et restrictions, fermeture des lieux de formation, dispersion et retour forcé à la vie civile de nombreux bonzes, soumission des prêtres catholiques à autorisation pour les messes comme les ordinations, surtout dissolution en novembre 1981 de la Congrégation du bouddhisme unifié, remplacée par l'Église bouddhique du Viêt-Nam opérant sous l'autorité de l'organisation para-communiste du Front de la Patrie, et création en 1983 du Comité de solidarité des catholiques patriotiques, en quelque sorte ébauche d'une « église patriotique » sur le modèle chinois... – à les démanteler et à les soumettre à un contrôle qui, en certains secteurs et à certaines époques, prend la forme d'une véritable répression. Depuis 1975, chaque année a eu son lot de moines, de prêtres, de religieux et de laïcs, sans distinction de confessions, jetés en prison, de procès intentés, de maisons religieuses confisquées et de communautés dispersées.

La libéralisation économique s'est accompagnée d'une

renaissance prudente de religions qui acceptent mieux les règles du jeu. Néanmoins, au contraire de la hiérarchie épiscopale de l'Église catholique qui s'est adaptée à une sorte de coexistence nerveuse avec le communisme, un mouvement de dissidence bouddhiste s'est développé à partir d'avril 1992 ; à cette opposition, le gouvernement réplique en mai/juillet 1993 par l'arrestation des meneurs et leur condamnation à des peines de prison pour « atteinte grave à l'ordre public ». Des manifestations locales se sont ensuivies, comme un timide rappel des événements des années soixante, lorsque le bouddhisme s'est affirmé au Sud en un mouvement populaire par la contestation du régime du catholicisme Ngô Đình Diệm et par la condamnation de la présence étrangère au nom des valeurs traditionnelles de la nation. Le vénérable Thích Huyền Quang, en résidence surveillée à Quảng-Ngãi depuis 1982 pour avoir protesté contre l'abolition de la Congrégation du bouddhisme unifié, se met alors à dénoncer le « totalitarisme politique du parti unique », ainsi qu'une « politique de répression ayant pour conséquence de saper les fondements moraux, les conceptions de la vérité, de la solidarité tels qu'ils s'expriment dans la civilisation vietnamienne ». Il est immédiatement accusé de « déformer la vérité sur la politique religieuse du Parti et de l'État » ; le quotidien de l'armée, *Quân đội nhân dân*, déclare que les bonzes dissidents « ne sont inspirés ni par des motifs religieux, ni par les intérêts des fidèles, mais seulement par leurs ambitions personnelles et leurs sombres desseins politiques ». À la vérité, le régime contrôle encore trop bien la société pour redouter

sérieusement toute cette agitation. Déterminé à ne permettre aucune brèche dans son monopole du pouvoir, le Parti ne cesse du reste de réaffirmer sa volonté de prendre entièrement en charge les destinées de la nation et de maîtriser cette partie si importante de la société civile que sont les communautés religieuses.

Langue et écritures

L'espèce de bipolarisation culturelle caractérisant le domaine religieux se retrouve encore dans la langue, qui a pu préserver une puissante originalité, malgré l'assertion selon laquelle « elle est un miroir reflétant étroitement l'étendue, l'intimité et la subtilité des liens qui unissent le Viêt-Nam à la Chine par-dessus un vaste champ culturel »¹. Le vietnamien, langue polytonale qui n'est ni agglutinante ni flexionnelle, semble être le produit d'un mélange compliqué où des influences malayo-polynésiennes et tay seraient venues se superposer à un fond primitif môn-khmer. Le proto-vietnamien aurait été en tout cas un langage déjà bien développé au moment du contact des Vietnamiens avec la civilisation chinoise, lorsque commença le processus d'emprunt des termes littéraires, philosophiques, administratifs et militaires chinois. Le substrat linguistique originel n'a cependant pas été absorbé malgré la large diffusion sur plusieurs siècles de la langue et de l'écriture chinoises. Au contraire, les mots chinois ont constitué

¹ Dennis Duncanson, *Government and Revolution in Vietnam*. Londres, Oxford U.P., 1968, p. 64.

ce qu'on pourrait appeler le vocabulaire savant, cultivé, souvent incompréhensible pour le commun peuple, et les mots non chinois le vocabulaire populaire. Ainsi, deux mots différents existent fréquemment côte à côte pour désigner le même concept. Par ailleurs, le chinois assimilé par les Vietnamiens a fini par ne plus ressembler au langage parlé des Chinois, à cause de la "vietnamisation" de sa prononciation suivant les tendances propres à la phonation vietnamienne. La dissemblance est en outre accentuée par les différences syntaxiques. De la sorte, la langue vietnamienne a une identité propre, et ne peut en aucune façon être considérée comme un simple dialecte du chinois, même si ce dernier a indéniablement joué un rôle prépondérant dans son développement sémantique. C'est d'autre part une langue très unifiée au point de vue phonétique : s'il existe des variantes phonémiques et dialectales, celles-ci sont mineures, compte tenu des grandes distances géographiques séparant les trois principales régions du pays.

En même temps que l'emprunt du vocabulaire chinois, les idéogrammes ont été adoptés et utilisés sous la domination de la Chine. Ils ont continué à servir d'écriture après l'émancipation politique du pays, car jusqu'au début du XX^e siècle, le chinois classique est resté la langue officielle et le véhicule consacré de la pensée. Le besoin s'était toutefois fait sentir assez tôt de trouver une forme écrite pour transcrire cette partie du lexique vietnamien qui n'avait rien à voir avec le chinois. Une écriture hybride appelée *chữ nôm* fut créée, dont la composition suivait des règles définies, quoiqu'elle ne fût pas toujours strictement

logique. Ce sont aussi des idéogrammes formés à l'aide de caractères chinois, qui servent à la fois d'indicateurs phonétiques et sémantiques. Ou bien les caractères chinois sont utilisés seuls : dans ce cas, soit on leur emprunte leur son, en faisant abstraction de leur sens, soit on les choisit pour leur signification, en les prononçant autrement. Ou bien, les caractères *nôm* peuvent être des signes combinés, généralement par accollement de deux caractères chinois, l'un représentant le sens du mot, l'autre le son. La tradition fait remonter la codification de l'écriture *nôm* à 1282 et, entre le XIV^e et le XIX^e siècle, celle-ci était largement utilisée concurremment avec le chinois classique pour l'expression littéraire. Le vocabulaire *nôm*, qui tendait à être plutôt concret qu'abstrait, a permis dans une certaine mesure aux écrivains vietnamiens d'échapper au carcan des classiques chinois. Il leur a aussi donné la possibilité de s'inspirer abondamment de la littérature orale populaire. Dans le domaine de la poésie, il a conduit les versificateurs à se détacher des règles de la prosodie chinoise pour cultiver des mètres purement vietnamiens (comme la forme du *lục bát* – littéralement, six-huit –, qui exige des couplets comprenant alternativement des lignes de six et de huit pieds). Cependant, les souverains vietnamiens ayant en général pour politique de s'identifier avec le confucianisme et la culture classique chinoise, le *chữ nôm* n'a pu devenir autre chose que l'instrument d'une "littérature de divertissement". Il n'empêche qu'il a représenté un effort intéressant pour libérer la langue vernaculaire de l'emprise du chinois.

Les contacts avec les Européens ont amené l'apparition d'une

autre écriture, formée pour transcrire phonétiquement le vietnamien à l'aide des lettres et des signes diacritiques de l'alphabet romain. Des missionnaires catholiques portugais, espagnols, italiens, français ont contribué, au début du XVII^e siècle, à la création de cette écriture romanisée, dont ils se servaient pour traduire les livres de prières et de catéchisme, et pour préparer le texte de leurs prêches. En tout cas, lorsqu'en 1651 le missionnaire jésuite Alexandre de Rhodes fit paraître à Rome son *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum*, ce système de transcription, dont les éléments constitutants ont été empruntés au vieux grec, au latin et à certaines langues vivantes de l'Europe, était déjà fort cohérent, fort structuré.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle pourtant, cette écriture romanisée, qui devra être appelée plus tard *quốc ngữ* (langue nationale), est restée strictement confinée au milieu socialement restreint des communautés chrétiennes, et ignorée de l'enseignement officiel et des masses populaires. C'est la colonisation française qui, directement et indirectement, a provoqué sa diffusion à un point tel qu'elle est devenue le système de transcription du pays entier. Initialement, les autorités coloniales se sont servies en Cochinchine de cette écriture comme instrument politique pour briser la tradition culturelle des Vietnamiens. Elles subventionnèrent même la parution en 1865 du premier journal au Viêt-Nam, le *Gia Định báo*, rédigé en *quốc ngữ*. L'usage de la nouvelle écriture se répandit ensuite rapidement, en particulier grâce aux efforts de lettrés catholiques comme Pétrus Trương Vĩnh Ký et Paulus Huỳnh Tịnh Của, qui contribuèrent

efficacement à sa propagation avec leurs publications, les premières en *quốc ngữ*. Les gens du Sud, moins profondément imbus de la culture chinoise que leurs compatriotes du Nord, abandonnèrent en effet plus facilement les études classiques pour apprendre le *quốc ngữ* et le français.

Mais le *quốc ngữ* devint aussi une arme de combat et le symbole du modernisme pour les réformistes et révolutionnaires des premières années du XX^e siècle. Bien qu'encore composés de lettrés confucéens, ceux-ci prirent conscience de son potentiel pour atteindre les masses populaires. Le mouvement réformiste *Đông Kinh nghĩa thực* par exemple se proposa, dans le but de relever le pays par sa modernisation, de vulgariser les connaissances scientifiques et les concepts politiques de l'Occident au moyen du *quốc ngữ*, beaucoup plus facilement assimilable que les anciens systèmes d'écriture. L'abolition des concours littéraires traditionnels (les derniers eurent lieu en 1918) ne fit que précipiter cette évolution. Désormais, l'élite intellectuelle du pays allait travailler inlassablement au développement du *quốc ngữ*. Les rédacteurs de revues et journaux comme le *Đông Dương tạp chí*, le *Trung Bắc tân văn*, le *Nam Phong tạp chí* au Nord, le *Phụ nữ tân văn* au Sud, y jouèrent un grand rôle. Au point de vue linguistique, ils ont été responsables de l'introduction dans le parler vietnamien d'une quantité considérable de termes littéraires, philosophiques et scientifiques. Ils ont aussi aidé à l'unification de la langue : les revues comme le *Nam Phong tạp chí* ou le *Phụ nữ tân văn* étant lues dans tout le pays, les journalistes qui emploient les tournures particulières à leur lieu

d'origine finissent par les rendre familières à tous leurs lecteurs. Il en résulte que les façons de parler propres à chacune des trois régions du pays deviennent à la longue intelligibles pour les habitants des autres régions.

Grâce à ces revues, la prose *quốc ngữ* gagna en précision, clarté et expressivité, le vocabulaire s'enrichit. Mais la langue restait encore assez éloignée de celle du peuple. Beaucoup plus pénétrés de culture française et occidentale, les divers mouvements littéraires qui virent le jour après 1930, surtout le groupe *Tự lực văn đoàn*, allaient prendre une grande part à la libération totale du *quốc ngữ* de l'emprise chinoise (l'emploi excessif de mots chinois là où étaient disponibles les termes proprement vietnamiens en vint à être considéré comme pédant), et à la formation de la langue telle qu'elle se présente aujourd'hui. Sous leur influence, le *quốc ngữ*, devenu plus vivant, plus imagé, plus naturel, se rapprocha vraiment du parler courant. On peut dire que, vers 1945, le *quốc ngữ* a pris sa forme définitive. Il continue cependant à évoluer, à se forger de nouveaux vocables, à se constituer une terminologie scientifique précise, afin de pouvoir répondre aux besoins croissants de la société contemporaine.

Littérature

Littérature ancienne. Il convient de mentionner tout d'abord la littérature populaire, dont la production anonyme est fort variée et très riche. Il n'en est resté néanmoins qu'une partie, passée dans le trésor du folklore. Il est difficile de dater ce fonds

de contes et légendes, de dictons et proverbes, de chansons et ballades populaires (*ca dao*), qui expriment par-dessus les siècles la légèreté et l'humour, le réalisme et l'ironie du peuple, car la plupart de ces textes ont été transmis oralement de génération en génération. On voit à travers eux se profiler les travaux et les jours du Vietnamien au cours des âges, les croyances, les moeurs et coutumes, la morale de l'ancienne société vietnamienne. Cette littérature s'est enrichie aux XVII^e et XVIII^e siècles de nouveaux genres tels que les fables, les récits et poèmes satiriques, et surtout les romans en vers de six-huit (*truyện*) qu'allaient chanter de village en village des récitants ambulants. Elle a constitué une source inépuisable d'inspiration et de création pour les productions de l'élite lettrée, qui n'a pas hésité à y puiser pour rédiger des œuvres littéraires originales. Il semble d'ailleurs que des lettrés aient composé sous le couvert de l'anonymat des ballades populaires pour se distraire, ou pour les faire déclamer aux paysans à l'occasion des fêtes du printemps ou des travaux agricoles. De même, les plaintes si chargées de désespoir comme d'irrespect inspirées par les malheurs du règne de Tự Đức au XIX^e siècle n'ont certainement pas été le fait de simples paysans.

La littérature écrite ancienne est née, elle, avec l'usage exclusif des caractères chinois et l'adoption exclusive des conceptions et styles littéraires chinois. Ecrasée jusqu'au XVIII^e siècle sous le poids de la sinisation, elle s'est quand même progressivement éloignée de ses modèles dans ses tentatives pour préserver la littérature orale populaire (notamment en recueillant les légendes

concernant des faits extraordinaires du passé, *truyền ký*) et pour créer une littérature nationale en *chữ nôm*. Différentes étapes jalonnent son développement. Sous les Lý et les Trần (XI^e-XIV^e siècles), l'élite dirigeante se dégage peu à peu de la partie liée avec le bouddhisme pour ériger le confucianisme en doctrine d'État et établir un enseignement officiel. L'organisation de ce dernier va servir de support à la littérature à la chinoise et officielle, étroitement liée à la conception moralisante de la société, toute de formalisme et de ritualisme, d'esprit lettré et non pas populaire ou national. Cette tradition littéraire classique d'inspiration confucéenne prend tout son essor avec l'avènement des Lê, au XV^e siècle. Elle s'exprime dans la compilation de grands ouvrages d'historiographie, de codes de loi, et surtout dans la composition, toujours en sino-vietnamien, de recueils de poésie qui atteignent à la perfection de la forme classique et à un degré élevé de sophistication.

Certains penseurs se préoccupent déjà à ce moment de l'affaiblissement de la conscience nationale, aggravé à leur avis par l'insuffisance de la conservation et de l'étude du patrimoine culturel proprement vietnamien. L'interpénétration de la tradition littéraire des lettrés et de la tradition populaire, qui jusque-là a mûri séparément, vient se placer dans ce contexte. Elle est rendue possible par le développement du *chữ nôm* et par son acceptation comme un véhicule adapté à l'expression littéraire et poétique. Les premières grandes œuvres en *chữ nôm* datent du XV^e siècle. Elles constituent, dans la simplicité de leur langage et l'immédiateté de leurs préoccupations, le point de départ de la

littérature véritablement vietnamienne.

La crise que traverse l'idéologie confucéenne au cours de la longue période troublée du XVI^e au XVIII^e siècle achève de libérer les esprits d'un formalisme stérilisant. Poètes et écrivains, tout en affirmant leur personnalité et leur sensibilité, jettent un coup d'œil critique sur l'ancienne société et cherchent à manifester des aspirations nouvelles. Des thèmes nouveaux apparaissent, exigeant des formes originales, tandis que la langue gagne en concision et en souplesse. Les ouvrages de compilation continuent à être rédigés en chinois classique, mais le *chữ nôm* prédomine largement dans les œuvres de création littéraire. Les pièces en *chữ nôm*, surtout les poésies en vers de six-huit, finissent par constituer à la fin du XVIII^e siècle la part la plus importante et la plus neuve de la production littéraire.

Le cachet légitimiste, traditionaliste et autoritaire imprimé au XIX^e siècle par la dynastie des Nguyễn, qui pense devoir étayer sa trop récente légitimité par une réaffirmation soutenue des préceptes néo-confucéens, ne peut faire obstacle à la floraison de poètes de talent écrivant en *chữ nôm*, ni au succès des romans en vers faisant fi de toutes les règles de la littérature classique. Les bouleversements politiques de l'époque amènent d'ailleurs les auteurs à s'interroger sérieusement sur le cours des choses. Alors que certains interprètent les nouveaux événements sous le jour des valeurs traditionnelles, d'autres se tournent vers le criticisme social, d'autres encore reflètent dans leurs écrits l'humeur irrévérencieuse et anarchiste qui s'est répandue dans le pays. Tout

cela se traduit par une prolifération de talents qui atteignent dans la seconde moitié du siècle la perfection dans l'emploi du *chữ nôm* ; la langue elle-même s'est dégagée totalement de l'influence chinoise et est prête à se mouler dans la forme du *quốc ngữ*.

Littérature moderne. La littérature moderne peut être considérée comme née avec l'installation de la France dans le pays. Le développement de l'enseignement occidental et ses répercussions intellectuelles et morales, la diffusion quasi générale du *quốc ngữ*, qui en fait une langue de culture non plus xylographiée mais imprimée, donc de plus vaste portée, provoquent des transformations profondes dans la vie littéraire. Le désir d'assimiler la philosophie politique occidentale conduit les intellectuels vietnamiens à fournir des efforts conscients pour émanciper et moderniser leur pays à travers un processus culturel. La littérature moderne est le produit de ces efforts. Elle est l'expression d'une synthèse créatrice dans laquelle l'appareil critique occidental et la rigueur de ses méthodes scientifiques sont utilisés à investir le passé vietnamien, à en préserver les valeurs les plus estimables. L'accent est mis sur l'absorption des conceptions et techniques littéraires occidentales pour les adapter à la tradition littéraire nationale, afin d'inventer une littérature entièrement nouvelle. Ce processus de modernisation littéraire, qui commence avec les premières années du XX^e siècle, passe par plusieurs étapes, avec une coupure importante se plaçant aux environs de 1930.

Malgré la création à l'instigation de l'Occident de disciplines

nouvelles (journalisme, reportage, critique littéraire, théâtre, nouvelle et roman), la forme demeure jusqu'en 1930 encore prisonnière des règles traditionnelles avec son style narratif émaillé de procédés d'allitération, d'assonance et de symétrie, pour traduire un fond qui, lui, évolue et abandonne les thèmes chers aux anciens. Une véritable révolution débute ensuite après 1930, presque simultanément avec la crise politique consécutive aux événements de Yên-Bái et du Nghệ-Tĩnh (insurrection du *Việt-Nam quốc dân đảng*, mouvements de masse paysans encadrés par les militants du nouveau Parti communiste indochinois). Elle est le fait de la première génération d'intellectuels de formation culturelle vraiment française, mieux occidentalisée que celle la précédant, gagnée aux idées libérales, et dont le réformisme ne peut souffrir le système traditionnel qu'elle sait en perte. Comme il s'avère difficile pour elle d'attaquer de front le régime colonial, elle part en guerre contre les vieilles institutions sclérosées, procédant à « la mise à mort de Confucius ». Reflet de l'atmosphère politique, sociale et psychologique de l'époque, la littérature constitue le domaine privilégié de cette révolution culturelle. C'est par elle qu'on espère insuffler un courant de réformes dans toutes les sphères de la vie vietnamienne, et c'est elle qui bénéficie en premier lieu de la volonté de briser toutes les contraintes de la tradition. On assiste alors à la floraison de tous les genres littéraires modernes, à l'abandon des formes et des techniques de la littérature traditionnelle, à la promotion d'un style clair, concis, imité du français et débarrassé le plus possible de termes et d'allusions littéraires chinois. L'innovation la plus

révolutionnaire est effectuée dans le domaine de la poésie qui, avec le mouvement *Thơ mới* (Nouvelle Poésie), brise tous les cadres étroits l'enserrant. C'est de ce moment que datent le déclin définitif de la littérature ancienne et la naissance de la littérature contemporaine.

Littérature contemporaine. Pour la littérature vietnamienne, le contrecoup des trente années de guerre de 1945 à 1975, provoquant un profond bouleversement des valeurs et des croyances et transformant de fond en comble les structures sociopolitiques, a été d'une importance capitale. Par suite de la partition du pays en deux zones, cette littérature a fait en outre l'expérience d'une dichotomie qui reflète l'évolution différente de chacune d'elles selon sa polarisation idéologique. Au Nord, la conception du volontarisme révolutionnaire a très tôt défini les principes directeurs d'une culture qui doit être nationale, populaire et scientifique, ce qui signifie que les productions de l'esprit doivent être canalisées dans une direction unique, celle qui est utile à la ligne révolutionnaire préconisée par le Parti communiste. Dans ces conditions, le mouvement de dissidence des écrivains qui se sont insurgés entre 1954 et 1956 contre les excès de la socialisation, appelé "mouvement *Nhân văn, giải phóng*" (du nom des publications rassemblant leurs écrits), a été tout de suite étouffé. Il s'agit désormais d'une littérature engagée, qui doit tendre à la sauvegarde et la construction du socialisme, à la lutte contre l'agression étrangère et à la réunification du pays. Mais, dans le cadre du réalisme socialiste institué en dogme, les thèmes comme les genres demeurent forcément limités.

Au Sud, les deux décennies 1954-1975 ont en revanche assisté à l'écllosion et à l'épanouissement d'une littérature distincte, en ce qu'elle diffère nettement de ce qui l'a précédée, comme de ce qui va lui succéder. Car, pendant ce laps de temps, une transformation radicale de l'esprit public s'opère, les gens s'étant mis à évoluer profondément dans leur manière de penser et de sentir, alors qu'apparaît toute une génération de nouveaux talents qui s'imposent presque sur-le-champ. Dans une telle ambiance, il n'est pas étonnant que de nouvelles façons d'aborder le problème de la créativité aient été tentées, de nouvelles conceptions de l'art même mises en pratique. Au demeurant, les écrivains n'ont à suivre aucune ligne politique définie, dans la mesure où ils ne mettent pas en cause l'idéologie nationaliste et anticomuniste qui anime le régime. Il n'empêche que certains auteurs, angoissés par les effets dissolvants de l'implantation américaine dans le pays, n'ont pas hésité à faire dans leurs écrits la critique d'une guerre dans laquelle les familles, déchirées entre les loyautés conflictuelles, sont forcées à choisir leur camp. Pour tout dire, la littérature du Sud pendant cette période est une littérature qui, dans une atmosphère de laisser-faire quelque peu chaotique, s'ouvre largement aux influences extérieures, et prône une liberté totale pour l'individu et les moyens d'expression, tout en satisfaisant les besoins d'évasion de la population par une profusion d'œuvres d'imagination d'un goût parfois contestable.

Survient 1975 qui représente la fin d'une ère pour le Sud à tous les points de vue, politique, économique, social et culturel. Le communisme triomphal va tout faire pour oblitérer sa littérature,

ravalée au rang de « littérature au service du néocolonialisme », et dont les produits, affirme-t-on, ne pourraient en aucune façon se comparer à ceux d'une littérature appelée « littérature de la libération du Sud Viêt-Nam », créée artificiellement avec des écrivains du Nord qui se sont infiltrés dans le Sud et qui sont jugés seuls dignes d'être désignés comme porte-voix du peuple sud-vietnamien. Parallèlement, on concentre les efforts sur le développement de la littérature du réalisme socialiste. Mais, à force d'avoir à exalter le rôle dirigeant vital du parti, à affirmer la victoire inéluctable de la révolution, à décrire des personnages idéalisés qui ne connaissent que les succès et jamais les défaites, cette littérature donne l'impression de n'avoir plus grand-chose à dire. Il faut néanmoins attendre jusqu'en 1986-1987, avec la confusion semée par la politique de rénovation dans l'esprit des écrivains, poètes et artistes qui ont passé la plus grande partie de leur carrière au service des buts du parti, pour que soient contestés le dogmatisme dans la littérature révolutionnaire, l'autocensure pendant les années de guerre et l'ingérence du Parti dans le domaine de la création, de l'expression et de la communication. On assiste dès lors à l'éclosion d'une littérature de la rénovation, dans laquelle s'effectue un déplacement soudain de l'image du héros aux souffrances de l'individu. Car, bon nombre d'auteurs de cette période de la rénovation, qui ont commencé à revendiquer la liberté d'écrire, se croient tenus de témoigner des fractures d'une société marquée par les guerres et les griffes d'un pouvoir autoritaire : la critique de la réalité sociale, de l'aliénation de l'homme sous le régime socialiste, et du bien

fondé de la lutte patriotique va leur servir de thèmes. Non sans risque pourtant : **Dương Thu Hương**, l'une des auteurs les plus représentatifs de ce nouveau courant, dresse dans ses romans un tel bilan du régime, des horreurs de la réforme agraire de 1956 à l'absurdité actuelle, que les autorités ont finalement perdu patience à son égard. En 1990, elle est expulsée du parti, et pendant quelques mois en 1992, mise en prison pour des raisons fallacieuses.

S'habituant mal à voir son œuvre réduite à une tragédie sociale, le pouvoir se tient en effet prêt à intervenir et à sévir contre tout ce qu'il estime attentatoire aux intérêts et à la sécurité du pays. Mais s'il se raidit encore au moindre signe de contestation, il est maintenant amené à parfois jeter du lest : ainsi, le lancement en 1993 de la campagne pour la « diversité » parmi la jeunesse (entendre par là la diversité culturelle et non pas politique), ce qui signifie plus de latitude, sinon plus de liberté, surtout pour les jeunes intellectuels et artistes dont les autorités sollicitent le soutien.

Perspectives d'avenir

Les succès économiques, même relatifs, et le retour à la respectabilité sur le plan international permettent cependant à la direction du Parti communiste vietnamien de contenir efficacement les divergences qui se font jour en son sein. Les heureux résultats consolident la position du gouvernement, et aucune menace sérieuse ne semble se présenter pour

compromettre une stabilité jalousement protégée. Refusant de se laisser entraîner dans quelque débat que ce soit sur les sujets politiques (notamment le pluralisme politique) ou la question des droits de l'homme, les dirigeants s'efforcent de désarmer les frustrations en intensifiant la campagne contre la corruption et les fraudes. D'un autre côté, en plaçant des investissements dans une grande diversité de secteurs, le Parti donne l'impression de vouloir désormais fonder sa domination politique plutôt sur la force fournie par les moyens financiers que sur l'idéologie. L'objectif ultime déclaré est de financer un développement économique ambitieux, et de moderniser le pays en faisant appel aux États voisins et aux Occidentaux.

La levée de l'embargo commercial américain a probablement eu un effet plus sensible au point de vue politique qu'au point de vue économique : elle a contribué à éliminer le discrédit et l'isolement entourant le Viêt-Nam depuis son invasion du Cambodge en 1978. Le pays jouit à présent d'un extraordinaire engouement, les hommes politiques occidentaux et asiatiques s'empressant de visiter Hà-Nôi. Mais ses relations extérieures vont certainement dépendre de la manière dont les événements se dérouleront dans les eaux du Pacifique. L'ancienne bipolarisation de la guerre froide, dans laquelle le Viêt-Nam a d'entrée de jeu constitué un facteur intégral, appartient déjà au passé, mais on se perd en conjectures sur la construction géopolitique qui va la remplacer : celle-ci deviendra-t-elle triangulaire (Chine, Japon, ASEAN) ou se transformera-t-elle en une compétition pour la puissance, revenant pour ainsi dire à la formule classique de la politique de

l'équilibre entre les États ? Hà-Nội compte en tout cas sur son admission à l'ASEAN et sur des liens stratégiques éventuels avec les États-Unis, que la normalisation des rapports avec ceux-ci fait espérer, pour résister aux ambitions d'une Chine en pleine expansion et dont les prétentions régionales s'affichent crûment. Est jugée particulièrement préoccupante la réitération régulière par Pékin de l'affirmation de sa souveraineté sur la mer de Chine méridionale et sur les Îles Paracels et Spratly, en dépit des propositions faites par ailleurs par le gouvernement chinois pour une exploitation commune des richesses de cette mer par les pays présents dans ses différents archipels (l'Indonésie, la Malaisie, les Philippines, outre le Viêt-Nam). Soucieux toutefois de ne pas donner de prétexte à une réaction chinoise, les dirigeants s'efforcent d'impliquer davantage, par le biais du développement économique, les États-Unis, le Japon et l'Europe dans le rééquilibrage de leurs rapports avec Pékin.

SYSTEMES D'ECRITURE

I.- Exemples d'écriture nôm

a) Caractères chinois utilisés seuls :

- 句 (sentence, vers) : *câu* (prononciation sino-vietnamienne : *củ*)
- 主 (souverain) : *chúa* (prononciation sino-vietnamienne : *chủ*)

- 本 (origine, vraiment) : *ồn* (prononciation sino-vietnamienne : *bản*)

b) Complexes phoniques :

- *nhặt* (ramasser) 拍 : accolement de 手 pour le sens, et de 日 pour le son.

- *nở* (s'épanouir) 女 : accolement de 艹 pour le sens, et de 女 pour le son.

- *mất* (perdre) 失 : accolement de 亡 pour le sens, et de 失 pour le son.

II.- Tableau des lettres utilisées en *quốc ngữ*

a) Les voyelles :

	<i>Initiale</i>	<i>Médiane</i>	<i>Finale</i>
<i>Brève</i>	i (y)	ư	u
<i>Moyenne</i>	o	ơ, ô	ô
<i>Longue</i>	e	a, ă	o

b) Les consonnes :

	<i>labiale</i>	<i>dentale</i>	<i>palatale</i>	<i>glottale</i>
<i>Occlusive</i>				
- <i>fricative</i>	ph	th		kh
- <i>explosive</i>	p	t	ch	c, k
- <i>vélaire</i>	b	đ		g
- <i>nasale</i>	m	n	nh	ng
<i>Constrictive</i>				
- <i>sourde</i>		x	s	h
- <i>vélaire</i>	v	d	gi	
- <i>sonore</i>		l, r		

c) Les diphtongues :

Il existe plus d'une vingtaine de diphtongues ou voyelles composées (*ai, eo, iu, oa, oai, uy, uôi, etc.*), une quarantaine de diphtongues terminées par une explosive (*ac, ach, ăp, ep, ich, iéc, oc, op, oach, ut, uôt, uóc, uyét, etc.*), et une quarantaine de diphtongues terminées par une nasale (*am, ang, anh, em, ênh, inh, iêng, oan, oanh, um, un, uôm, uông, etc.*).

d) Les tons :

La combinaison des initiales (consonnes) et des finales (voyelles ou diphtongues) donne des phonèmes différents, dont le nombre est encore multiplié par les six tons (représentés par les accents), chaque ton donnant naissance à un mot lexical spécifique.

Par exemple, la séquence /m/ + /a/ = /ma/ peut donner six mots différents selon le ton qui lui est associé :

1. /ma/ ton égal = le fantôme
2. /mà/ ton bas = mais
3. /má/ ton haut = la joue
4. /mô/ ton descendant-montant = la tombe
5. /mã/ ton montant glottalisé = l'apparence
6. /mạ/ ton descendant glottalisé = le plant de riz

Indications bibliographiques :

M. Beresford, *Vietnam. Politics, Economics and Society*. London, Pinter, 1988.

L. Bezacier, *L'art vietnamien*. Paris, Union française, 1955.

Bui Xuan Bao, *Naissance et évolution du roman vietnamien moderne, 1925-1945*. Saigon, Tủ sách Nhân văn Xã hội, 1974 ; Paris, Đường mới, 1985.

L. Cadière, *Croyances et pratiques religieuses des Vietnamiens*. Hanoi-Saigon-Paris, Société des Études Indochinoises et Public. EFEO, 1944-1957 (3 vols.).

N. Chanda, *Les frères ennemis. La péninsule indochinoise après Saigon*. Paris, Presses du CNRS, 1987.

B. Cohen, *The Vietnam Guidebook*. New York, Houghton Mifflin, 1994 (3^e éd.).

- W. J. Duiker, *Historical Dictionary of Vietnam*. Metuchen, Scarecrow Press, 1989.
- D. Duncanson, *Government and Revolution in Vietnam*. London, Oxford Univ. Press, 1968.
- M. Durand, Nguyễn Trần Huân, *Introduction à la littérature vietnamienne*. Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1969.
- P. Franchini, *Les guerres d'Indochine*. Paris, Pygmalion, 1988 (2 vols.).
- P. Gourou, *Les paysans du delta tonkinois*. Paris, Ed. d'Art et d'Histoire, 1936.
- G. C. Hickey, *Shattered World : Adaptation and Survival among Vietnam's Highland Peoples during the Vietnam War*. Philadelphia, Univ. of Philadelphia Press, 1993.
- T. Hodgkin, *Vietnam. The Revolutionary Path*. London, Macmillan, 1981.
- P. Huard et M. Durand, *Connaissance du Viêt-Nam*. Paris-Hanoi, EFEO, 1954.
- Huỳnh Sanh Thông, *The Heritage of Vietnamese Poetry*. New Haven, Yale Univ. Press, 1979.
- P.-B. Lafont éd., *Les frontières du Vietnam. Histoire des frontières de la péninsule indochinoise*. Paris, L'Harmattan, 1989.
- Lê Thành Khôi, *Histoire du Viêt-Nam des origines à 1858*. Paris, Sudestasia, 1981.
- Lê Văn Lý, *Le parler vietnamien, sa structure phonologique et morphologique fonctionnelle*. Saigon, Viện Khảo cổ, 1960.

- D. Marr, *Vietnam*. Oxford–Santa Barbara–Denver, Clio Press, 1992.
- Nguyễn Đình Hoa éd., *Language in Vietnamese Society*. Saratoga, Asia Books, 1991.
- Nguyễn Khắc Viện et Hữu Ngọc, *Anthologie de la littérature vietnamienne*. Hà-Nội, Éd. en langues étrangères, 1972-1977, 4 vols.
- Nguyễn Ngọc Huy et Tạ Văn Tài eds., *The Lê Code : Law in Traditional Vietnam*. Athens-London, Ohio Univ. Press, 1987.
- Nguyễn Thanh Nhã, *Tableau économique du Vietnam aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Cujas, 1970.
- Nguyễn Thế Anh, *Bibliographie critique sur les relations entre le Viêt-Nam et l'Occident*. Paris, G.-P. Larose et Maisonneuve, 1967.
- Nguyễn Thế Anh, *Monarchie et fait colonial au Viêt-Nam (1875-1925). Le crépuscule d'un ordre traditionnel*. Paris, L'Harmattan, 1992.
- V.L. Oliver, *Cao Đài spiritism. A study of religion in Vietnamese society*. Leiden, 1976.
- J.-C. Pomonti et H. Tertrais, *Vietnam, communistes et dragons*. Paris, Le Monde-Editions, 1994.
- S. Popkin, *The Rational Peasant. The Political Economy of Rural Society in Vietnam*. Berkeley, Univ. of California Press, 1979.
- R. B. Smith, *Vietnam and the West*. London, Heinemann, 1968.
- R. B. Smith, *An International History of the Vietnam War*. London, Macmillan, 1983-1992 (3 vols. parus).

- K.W. Taylor, *The Birth of Vietnam*. Berkeley, Univ. of California Press, 1983.
- Trần Khanh, *The Ethnic Chinese and Economic Development in Vietnam*. Singapore, ISEAS, 1993.
- Trịnh Văn Thảo, *Vietnam, du confucianisme au communisme*. Paris, L'Harmattan, 1990.
- W. Turley & M. Selden eds., *Reinventing Vietnamese Socialism. Đổi mới in Comparative Perspective*. Boulder, Westview Press, 1993.
- Võ Nhân Trí, *Vietnam's Economic Policy since 1975*. Singapore, ISEAS, 1990.
- Võ Phiên, *Literature in South Vietnam, 1954-1975*. Melbourne, Vietnamese Language and Culture Publications, 1992.
- Vũ Tự Lập, *Việt-Nam. Données géographiques*. Hà-Nội, Ed. en langues étrangères, 1977.
- A. Woodside, *Vietnam and the Chinese Model*. Cambridge, Harvard Univ. Press, 1971.
- A. Woodside, *Community and Revolution in Modern Vietnam*. Boston, Houghton Mifflin, 1976.
- Insun Yu, *Law and Society in Seventeenth and Eighteenth Century Vietnam*. Seoul, Asiatic Research Center, Korea University, 1990.